

Penses-tu !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

acte de sa souveraineté, en vertu de l'Acte de Médiation... oh ! comme le soleil radieux éclaire aujourd'hui ce beau canton !... toute la nature, enfin... combien le chant des oiseaux est mélodieux... combien le parfum des fleurs est suave !... Serai-je le seul qui dût demeurer insensible à ce concert unanime de la création ?... Non, mais commençons par composer un titre qui puisse convenir à ce recueil vaudois ; puis, je descendrai au jardin pour jouir, pendant quelques instants, de cette belle matinée. Comme ce n'est qu'un simple souvenir laissé à sa famille par un citoyen vaudois qui, il y a environ cinq mois, est entré dans la 66^{me} année¹ de son âge et, il y a un mois environ, dans sa 48^{me} année de service à la Chancellerie d'Etat du canton de Vaud, d'un citoyen qui, sur la fin de sa carrière, a voulu jeter encore un regard sincère de reconnaissance et d'amour sur sa belle et bonne Patrie, un titre modeste, en harmonie avec l'expression de ses sentiments, suffit.

» Il écrit, en forme de minute, sur un carré de papier, le titre suivant : *Le Bouquet vaudois ou les Adieux d'un citoyen à sa Patrie; c'est-à-dire Esquisses et Souvenirs*; puis il y ajoute une épigraphe convenable à la destination de ce recueil; ensuite, quittant son siège :

— Descendons maintenant au jardin pour, dans cette matinée de doux souvenirs, admirer cette ravissante nature, qui renouvelle toute sa fraîcheur pendant le silence d'une belle nuit de printemps; puis, après le déjeuner qui se prépare, je serai d'autant mieux disposé à écrire au net, sur du papier aussi azuré que l'est le ciel, le titre que j'ai choisi et qui me paraît bien assorti au texte. »

Baron descend au jardin. Quand il en remonte, il s'avise d'écrire une préface. Tandis que sa plume court sur le papier, la porte du cabinet s'ouvre et livre passage à Zoïle, libraire, qui remet à Baron... un billet à ordre de deux cents francs, déjà souscrit, et payable à trois mois de date. On a lu plus haut que Baron s'était levé tôt. Cela frappe Zoïle :

— Hors du lit de bonne heure, aujourd'hui, contre l'ordinaire... par quelle raison ?

Baron :

— Par la raison toute simple que, dans cette belle matinée, anniversaire de notre indépendance, le soleil de la liberté luit sur notre bonne Patrie; le 14 avril sourit toujours à un vieux Vaudois.

L'archiviste, patriote, est doublé d'un poète, qui trouve des images exquises :

— Vois, dans le jardin, les arbres en fleurs, dont le beau vert et le blanc le plus éclatant se nuancent si agréablement; ce sont nos couleurs cantonales.

Hélas ! Zoïle est affreusement prosaïque. Toutes ces belles phrases ne lui disent rien qui vaille. Il a acheté au comptant et au rabais une collection de livres. Alors, il s'est souvenu de Baron, pour combler le vide qui venait de se faire dans sa bourse, et il vient le prier de faire un petit endossement. Pourquoi Baron appelle-t-il son serviteur, Zoïle ? C'est bien plutôt un procureur :

— C'est un bénéfice clair et net pour moi; il faut faire rouler l'argent et non le tenir dans son coffre-fort.

Indifférent aux ardeurs patriotiques, le libraire ne songe qu'à faire une affaire; il veut acheter la bibliothèque de Baron, à raison de 50 centimes le volume. Halte-là, monsieur :

— Ces livres sont mon passe-temps, j'y tiens et heureusement je ne suis pas réduit à m'en défaire pour en avoir un peu d'argent. Plusieurs de ces livres ont d'ailleurs été achetés dans ton magasin et payés comptant... Tu n'as eu garde de me le déconseiller.

Le brave homme que fut Baron est poursuivi par une pieuse préoccupation. A l'entendre, on se prend à regretter les temps où il n'était pas rare de rencontrer des hommes dont l'humilité contrastait avec l'orgueil de tant de nos contemporains; humilité qui n'empêche pas la bonne humeur et surtout le désir de justifier le rôle pour lequel une place nous a été réservée sur cette terre que, faussement, on considère comme une machine à faire de l'argent :

— Je fais quelques préparatifs avant de quitter

ce monde; j'adresse mes adieux au canton de Vaud.

Et le tentateur répond ironiquement :

— Tu l'aimes donc bien ce pays. Quant à moi, tout pays m'est égal, pourvu que j'y ramasse de l'argent, car le proverbe dit qu'un homme sans argent est un peu moins que rien.

Le voilà lâché, le gros mot, celui pour lequel on est prêt à tout, même aux pires besognes :

— Pour en avoir le plus possible, je quitterais ce pays pour aller en Californie, aux dépens — savourez, lecteurs, savourez — de mon repos, de ma santé même.

(A suivre.)

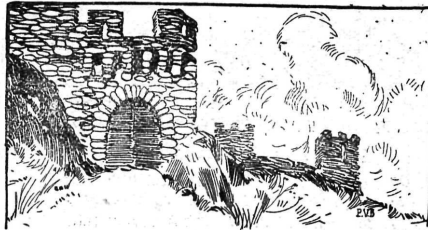
L. Mogeon.

DANS LA RUE. — Deux passants se bousculent sur le trottoir. Le premier, furieux :

— Faites donc attention, idiot.

Le deuxième, encore plus furieux :

— C'était à vous, imbécile, de remarquer que je ne faisais pas attention.



LA MAISON DU DIABLE

(Légende séduisante.)

AUX portes de Sion, à la jonction de la grande et superbe avenue de la gare et du chemin dit « du Crosset », on voit une maison de pierre aux murs bosselés et patinés, avec un toit anguleux, placé comme un casque de vieux guerrier sur une tête massive, à la physionomie sournoise et cauteleuse. C'est la « Maison du Diable ». Un grand verger l'entoure, au midi, tout clôturé de murs.

Cette demeure, qui date du quatorzième siècle, était, en 1505, la résidence d'été du célèbre bailli, Georges Supersaxo, l'irréductible ennemi du Cardinal Schinner.

Mais qui donc l'avait construite et habitée en premier lieu ?

Voici, à ce sujet, ce que raconte la légende, à laquelle un savant archéologue français, M. Du Grosriez, a consacré une fort intéressante étude.

* * *

Dans l'ancien temps, vers le treizième siècle, si l'on en juge par le genre de construction, un chevalier, riche et avare, possesseur d'un très vaste domaine aux environs de Sion, chevauchait un jour dans ses terres, qu'il désirait entourer d'une clôture pour les mettre à l'abri des vols de fruits qui s'y commettaient chaque automne.

Mais un mur serait trop coûteux, une haie de vigoureux églantiers suffirait peut-être... que faire ?

Tout à coup, le gentilhomme se trouva face à face avec un inconnu revêtu d'un long manteau de pourpre et coiffé d'une toque de même couleur, d'où sortaient deux cornes droites, courtes et épaisses. C'était Satan, en personne, qui flairait un coup de sa façon.

Il s'approcha du chevalier, le salua courtoisement, comme il avait coutume de le faire avec les chrétiens qu'il voulait séduire, et lui proposa un pacte, dans le but évident de se rendre maître de son âme.

— Vous cherchez le moyen le plus aisé de clôturer votre domaine, seigneur chevalier ? lui dit sans préambule le fils de Pluton.

— Vous l'avez deviné, répondit le cavalier surpris.

— Je vous offre le moyen de le faire sans bourse délier, reprit le malin diable.

— Je vous en rends grâce, messire Satan, répliqua le chevalier.

— J'y mets une seule condition, continua Belzébuth.

— Laquelle ?

— C'est qu'en échange de ce service, vous me li-

vrerez votre âme, à moins que vous ne réussissiez à faire, à cheval, le tour de votre propriété avant que j'aie achevé mon travail.

Le chevalier, sans doute peu scrupuleux ou plein de confiance dans la vigueur des jarrets de son coursier, accepta le marché et signa le contrat rédigé en due forme.

Satan se mit rapidement à l'œuvre; le chevalier part au grandissime galop, comme emporté par le vent; son destrier rase le sol et enjambe les fossés avec une rapidité vertigineuse, ses sabots font voler la poussière du chemin, et ses naseaux lancent des jets de vapeur et d'écume; il fait tant et si bien qu'il franchit en quelques minutes la distance qu'il doit parcourir pour faire le tour du domaine, et qu'il parvient à son point de départ bien avant que Satan eût terminé son travail.

Le pari était perdu pour le diable, qui, outré de dépit, suant sang et eau, enfonça avec tant de rage ses cornes dans un bloc de rocher avoisinant la maison, qu'il y fit deux entailles profondes dont l'empreinte se voit encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit de la légende, la « Maison du Diable » présente un intérêt historique incontestable. Elle possède entre autres un passage voûté enrichi d'écussons où figurent les noms de quelques grandes familles françaises, dont les membres furent ambassadeurs en Helvétie; deux de ces écussons peints portent les armes d'Henri IV et de Marie de Médicis. On y trouve aussi une cour avec fenils, une petite chapelle à fresques et un long souterrain la reliant à la somptueuse demeure que le bailli Supersaxo possédait en ville, et si remarquable par son style et les magnifiques sculptures qu'elle renferme.

Solandieu.

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE. — Voulez-vous nous dire, maintenant, quel est le meilleur moyen de rétablir la circulation ?

— C'est d'appeler les sergents de ville.

PENSES-TU ! — Devant la vitrine d'un joailler :

— Vois donc, ma chère, quels superbes pendants, là-bas, tout au fond.

— Des pendants, mon cher... Je suis tout oreilles...

AUX VAUDOISES DE GRYON

(Chanson.)

La chanson que voici a été chantée par son auteur, M^{me} Widmer-Curtat, lors de la dernière réunion des Vaudoises, à Gryon.

* * *

*Pour les belles Gryonnaises,
J'ai fait un bout de chanson,
Si les rimes sont mauvaises,
J'en ai pour moi la raison.*

Refrain :

*Car j'ai pris pour mission
De remercier ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !*

*Pour recevoir les Vaudoises,
Elles ont tout préparé,
Pour installer ces bourgeoises,
Combien l'on fut affairé !*

Refrain :

*Que de pas, d'inspections,
Que de tracés pour ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !*

*On fit grandement les choses,
On prit d'assaut les hôtels,
Et leurs salons grandioses,
Leurs repas substantiels.*

Refrain :

*Tout est à profusion,
Grâce aux bons soins de ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !*

*Elles ont conduit chez elles,
Dans le chalet familial,
Plusieurs de nos jouvencelles
Qui trouvaient un doux bercail !*

Refrain :

*Bon logis, affection,
Voilà ce qu'offraient ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !*

¹ Né en 1788, mort en 1864.